

Humanités – DM 1

BCPST 1 – proposition de corrigé

Sujet 1 :

« La vie de l'homme sur Terre est une comédie, où chacun oublie qu'il est en train de jouer un rôle ».

Jean de Salibury, *Le Policratique*, 1159

Analyse du sujet :

- Analyse de la citation :
 - Cette phrase est fondée sur une **métaphore**, initiée dans la proposition principale et poursuivie dans la proposition subordonnée
 - A travers cette métaphore et le **champ lexical du théâtre** (« comédie », « jouer un rôle »), la vie humaine est assimilée à un jeu de rôles. Chaque individu se crée, s'invente un personnage, parce qu'il existe avant tout dans le regard de son public : autrui, tous les autres membres de la société humaine. Cette mise en scène de soi peut donc passer par le costume, mais aussi par une absence de spontanéité, de vérité dans les comportements et les rapports humains. Autrement dit, l'homme n'est pas vraiment ce qu'il est : **il fait croire à un personnage qu'il n'est pas**.
 - la proposition subordonnée relative précise un élément : non seulement nous jouons un rôle et, ce faisant, nous abusons les autres, mais **nous parvenons aussi à nous abuser nous-mêmes**, à nous faire croire que nous sommes vraiment ce que nous travaillons à paraître. C'est ainsi que « chacun oublie qu'il est en train de jouer un rôle ».
- reformulation de la thèse : la vie sociale est comme une pièce de théâtre dans laquelle chacun joue un rôle, si convaincant qu'en cherchant à abuser les autres, on s'abuse soi-même.

Problématisation :

- analyse des limites de la thèse : c'est toute l'ambiguïté d'une métaphore : elle ne rend pas compte de la réalité, mais en propose une image, une interprétation, elle est en soi travestissement du réel. Que nous assumions une fonction sociale peut sans doute aisément s'apparenter à un rôle. Mais nous illusionnons-nous à ce point sur ce que nous sommes ? La vie en société nous condamne-t-elle à une telle comédie ? Si nous jouons un rôle, c'est parce que cela rentre dans une stratégie, parce que nous désirons tenir un rang ou avoir une certaine image auprès d'autrui.
- problématique : comment la comédie sociale pourrait-elle nous amener à nous faire croire à notre propre sincérité, alors qu'elle répond à une mise en scène de soi parfaitement consciente et calculée ?

introduction :

Dans *Le Véritable Saint-Genest*, Jean de Rotrou met en scène un personnage d'acteur qui, petit à petit, s'identifie totalement à son rôle, si bien que la personne devient identique au personnage. Selon Jean de Salisbury dans *Le Policratique* (1159), c'est la conséquence inévitable de toute comédie, en particulier de la comédie sociale : « La vie de l'homme sur Terre est une comédie, où chacun oublie qu'il est en train de jouer un rôle ». Cette phrase est fondée sur une métaphore, initiée dans la proposition principale et poursuivie dans la proposition subordonnée. A travers cette métaphore et le champ lexical du théâtre (« comédie », « jouer un rôle »), la vie humaine est assimilée à un jeu de rôles. Chaque individu se crée, s'invente un personnage, parce qu'il existe avant tout dans le regard de son public : autrui, tous les autres membres de la société humaine. Cette mise en scène de soi peut donc passer par le costume, mais aussi par une absence de spontanéité, de vérité dans les comportements et les rapports humains. Autrement dit, l'homme n'est pas vraiment ce qu'il est : il fait croire à un personnage qu'il n'est pas. La proposition subordonnée relative précise un élément : non seulement nous jouons un rôle et, ce faisant, nous abusons les autres, mais nous parvenons aussi à nous abuser nous-mêmes, à nous faire croire que nous sommes vraiment ce que nous travaillons à paraître. C'est ainsi que « chacun oublie qu'il est en train de jouer un rôle ». La vie sociale est donc comme une pièce de théâtre dans laquelle chacun joue un rôle, si convaincant qu'en cherchant à abuser les autres, on s'abuse soi-même. Mais toute l'ambiguïté d'une métaphore, c'est qu'elle ne rend pas compte de la réalité, mais en propose une image, une interprétation, elle est en soi travestissement du réel. Que nous assumions une fonction sociale peut sans doute aisément s'apparenter à un rôle. Mais nous illusionnons-nous à ce point sur ce que nous sommes ? La vie en société nous condamne-t-elle à une telle comédie ? Si nous jouons un rôle, c'est parce que cela rentre dans une stratégie, parce que nous désirons tenir un rang ou avoir une certaine image auprès d'autrui. Comment la comédie sociale pourrait-elle nous amener à nous faire croire à notre propre sincérité, alors qu'elle répond à une mise en scène de soi parfaitement consciente et calculée ? Nous répondrons à cette question à la lumière du roman épistolaire de Choderlos de Laclos *Les Liaisons dangereuses* (1782), de la pièce de théâtre d'Alfred de Musset *Lorenzaccio* (1834) et des articles de Hannah Arendt « Vérité et politique », (extrait de *La Crise de la culture* et rédigé en 1968) et « Du mensonge en politique » (extrait de *Du mensonge à la violence* et rédigé en 1971). Certes, la vie sociale implique une mise en scène de soi, dont parfois on peut se convaincre soi-même. Néanmoins, il apparaît bientôt que ce rôle qu'on se crée, ce personnage qu'on s'invente, répond à un calcul plutôt conscient, si bien qu'il est difficile de s'abuser soi-même sur la vérité. Dans cette perspective, on peut avancer qu'« oublie[r] qu'[on] est en train de jouer un rôle » n'est sans doute pas automatique, mais plus confortable : cela permet de donner du sens à son existence, ou d'écarter des scrupules moraux.

Sujet 2 :

« On ne trompe point en bien ; la fourberie ajoute la malice au mensonge ».

La Bruyère, *Les Caractères*, 1688

Analyse du sujet :

- analyse de la citation :
 - cette assertion généralisante est en deux parties, dont la seconde vient préciser la première.
 - Il s'agit d'une définition du « faire croire » dans une dimension toute particulière : celle de la « trompe[rie] », qualifiée aussi de « fourberie ». Il ne s'agit donc pas seulement de manipulation, mais bien d'une intention volontaire d'abuser autrui.
 - Or, cette affirmation se situe sur le plan moral : tromper, ce n'est pas seulement mentir, c'est se placer du côté du mal, de « la malice », par opposition au « bien »
- Reformulation de la thèse : La Bruyère condamne moralement le fait de faire croire intentionnellement quelque chose de faux à autrui.

Problématisation :

- Analyse des limites de la thèse : une condamnation sur le plan moral est généralement monolithique, alors qu'elle devrait appeler quelques précisions et nuances. En effet, affirmer qu'« on ne trompe pas en bien » est exclure toute forme de manipulation de la vérité qu'on ferait pour atténuer la dureté de la réalité, donc pour le bien de l'autre, sous prétexte que, d'un point de vue moral (et/ou religieux), mentir est un mal (ou un péché). En outre, si l'on souscrit à cette condamnation morale, à qui ce mensonge fait-il du mal ? Au trompé, ou au trompeur qui y salit son âme ? Et pourtant, n'y a-t-il pas un certain plaisir, voire un certain salut, à se rendre maître des croyances d'autrui ?
- Problématique : comment peut-on absolument condamner la tromperie sur le plan moral alors même qu'elle peut être menée pour le bien du trompeur comme du trompé ?

Introduction :

George Wickham, dans le roman *Orgueil et Préjugés* de Jane Austen (1813), est le séducteur et coureur de dot par excellence. Mais ses tromperies, dans cette œuvre morale, sont odieux aux lecteurs, finalement ravis que le personnage s'en trouve puni (par le héros, fondamentalement honnête homme, qui plus est). Il faut dire que nous sommes baignés, dans la culture judéo-chrétienne, dans l'adoration de la vérité et la condamnation du mensonge, comme l'atteste cette affirmation de Jean de La Bruyère dans *Les Caractères* (1688) : « On ne trompe point en bien ; la fourberie ajoute la malice au mensonge ». Cette assertion généralisante est en deux parties, dont la seconde vient préciser la première. Il s'agit d'une définition du « faire croire » dans une dimension toute particulière : celle de la « trompe[rie] », qualifiée aussi de « fourberie ». Il ne s'agit donc pas seulement de manipulation, mais bien d'une intention volontaire d'abuser autrui. Or, cette affirmation se situe sur le plan moral : tromper, ce n'est pas seulement mentir, c'est se placer du côté du mal, de « la malice », par opposition au « bien ». La Bruyère condamne donc moralement le fait de faire croire intentionnellement quelque chose de faux à autrui. Néanmoins, une condamnation sur le plan moral est généralement monolithique, alors qu'elle devrait appeler quelques précisions et nuances. En effet, affirmer qu'« on ne trompe pas en bien » est exclure toute forme de manipulation de la vérité qu'on ferait pour atténuer la dureté de la réalité, donc pour le bien de l'autre, sous prétexte que, d'un point de vue moral (et/ou religieux), mentir est un mal (ou un péché). En outre, si l'on souscrit à cette condamnation morale, à qui ce mensonge fait-il du mal ? Au trompé, ou au trompeur qui y salit son âme ? Et pourtant, n'y a-t-il pas un certain plaisir, voire un certain salut parfois, à se rendre maître des croyances d'autrui ? Comment peut-on absolument condamner la tromperie sur le plan moral alors même qu'elle peut être menée pour le bien du trompeur comme du trompé ? Nous répondrons à cette question à la lumière du roman épistolaire de Choderlos de Laclos *Les Liaisons dangereuses* (1782), de la pièce de théâtre d'Alfred de Musset *Lorenzaccio* (1834) et des articles de Hannah Arendt « Vérité et politique », (extrait de *La Crise de la culture* et rédigé en 1968) et « Du mensonge en politique » (extrait de *Du mensonge à la violence* et rédigé en 1971). Certes, on peut tromper pour faire le mal, et les rapports humains sont généralement plus sains lorsqu'ils sont marqués du sceau de la sincérité, voire de la vérité. Néanmoins, il apparaît bientôt que la tromperie intentionnelle peut être menée « en bien ». Dans cette perspective, nous pouvons avancer que la tromperie est acceptable lorsqu'elle est un mal nécessaire, en vue d'un bien, mais pas quand elle est purement gratuite.